



Salomé Berlioux

Préface de Nicolas Mathieu

NOS CAMPAGNES SUSPENDUES

La France périphérique face à la crise

L'Éditions de
Observatoire

Nos campagnes suspendues
La France périphérique face à la crise

De la même auteure

Les Invisibles de la République, avec Erkki Maillard, Robert Laffont, 2019 ; J'ai Lu, 2020.

Salomé Berlioux

Nos campagnes suspendues

La France périphérique
face à la crise

ISBN : 979-10-329-1522-6
Dépôt légal : 2020, octobre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Préface

Pour quelles raisons un philosophe, un sociologue ou un écrivain écrit-il ce qu'il écrit ? Qu'est-ce qui fait en dernier ressort son « beau souci » ? Autrement dit, pourquoi s'obsède-t-on pour les amours unilatérales, l'Occupation, le sort des femmes ou les rapports de classe ? Quelle est cette chose qui se trame en nous et nous dicte sa loi, impose son ordre du jour et cet inconfort permanent de devoir penser ?

À vrai dire, cet aiguillon continu qui nous interdit la paresse des réflexions automatiques ou les facilités de l'indifférence n'est peut-être pas tout à fait un mystère. On peut par exemple recourir à ces explications toujours probantes que sont l'intérêt et le hasard, le goût des autres ou celui des prédictions, la bonne volonté ou le trauma.

Mais il demeure dans ces fièvres de comprendre, ces curiosités paludéennes dont on ne guérit pas, un reste de mystère, une autre profondeur plus grave.

Lorsque je me suis trouvé pour la première fois au téléphone avec Salomé Berlioux, laquelle me parlait de son travail et avait commencé d'écrire ce livre, je me suis justement posé cette question : pourquoi cette jeune femme qui a si bien réussi son exfiltration continue-t-elle à se passionner pour les lieux indécis où

elle a grandi ? Pourquoi s'acharner sur les pourtours alors que le centre lui tend les bras ?

Car son *curriculum* a tout de l'idéale rampe de lancement. Classes préparatoires dans un grand lycée parisien, Sciences Po, conseillère de ministre, consultante dans le privé, missionnée par le gouvernement, etc.

Et pourtant, il semble qu'une sombre inquiétude ne la lâche pas. On dirait que cette France loin des projecteurs l'oblige, qu'elle se conçoit malgré elle comme mandataire de ce monde-là, celui des pavillons et des routes départementales, des cafés fermés et des bureaux de poste en sursis, le monde où l'église voisine avec la mairie et où le PMU dispense ses espérances minuscules à coups de « gratte-gratte », un monde où les campagnes soupirent et des villes moyennes s'inquiètent, prises entre leurs ZAC galopantes et leurs nostalgies exponentielles. Dans ce monde-là, on trouve des centres-villes végétatifs, des gamins qui font des allers-retours en mob, des couples avec deux bagnoles et autant d'enfants, des Ehpad à ras bord, des fêtes foraines et des chasseurs, beaucoup de 4 x 4 et plus encore de Dacia Duster, quelques grosses baraques enfin où vivent le dentiste, le médecin, plus rarement un chef d'entreprise ou un directeur d'usine. Et des enfants bien sûr, des écoles malgré les classes qui ferment, des autocars qui sillonnent inlassablement ces espaces, des voitures à l'infini, un univers de trajets et de distances avec ses rocades et ses chapelets de ronds-points. Puis, à mesure que l'on s'éloigne, la cambrousse, des champs, des bois, des canaux, des rivières, des chênes truffiers, des exploitations agricoles, des lycées horticoles, des élevages, des GAEC et la grande mélancolie des derniers paysans.

Pour désigner cet univers, nous ne disposons que d'une poignée de mots, tous impropres : France périphérique,

territoires, province. À dire vrai, on peine à qualifier cette part de notre pays qui occupe les intervalles entre les grandes métropoles où se concentrent argent, pouvoir et matière grise. On la trouve par défaut, lorsqu'on n'est plus dans ces *hubs* interconnectés qui sont le fer de lance de notre temps ni dans les grands ensembles où couvent des colères vieilles de cinquante années. On voudrait la définir, mais comment faire ? Quel rapport entre la Provence et les corons, Hayange et Guéret, Commercy et Perpignan ? Quel rapport entre le chômeur de HLM et le graphiste du centre-ville ? Qu'est-ce qui unit le marchand de grain de Bourgogne et le petit salarié de Limoges ? Bien sûr, il existe des indicateurs, des stats, des études, des calques, on peut approcher ces réalités-là avec des nombres et renifler ce pays de manière quantitative et qualitative. Politistes et chercheurs s'y emploient. Des niveaux de revenus, d'études, des seuils, des espérances, des taux de natalité ou des nuages de mots, l'examen des patronymes ou des usages permettent de mesurer des proximités et des écarts. Mais l'ensemble reste compliqué, confus, indémerdable. Comment définir ce pays profond où vivent des bourgeois et les gueules cassées de la mondialisation, qui s'étend de *Sun Belt* en friches industrielles, d'opportunités transfrontalières en exils intérieurs ? On a beau faire, il n'est jamais possible de le détourner d'un trait. Il faut pour l'embrasser faire comme Seurat, par points, myriades, accepter les éclats et le patchwork, admettre l'émiettement.

Pourtant, cette France-là a sa cohérence. Il suffit pour le savoir d'y avoir grandi.

Et c'est là sans doute que réside la réponse à ma question initiale, le ressort de Salomé Berlioux, le déclin de son tropisme. Car celle-ci est née provinciale. Elle

a passé sa prime jeunesse dans l'Allier puis la Nièvre. Elle a connu les dimanches amorphes, les parkings de Leclerc, les écoles à dix kilomètres, et ces silhouettes qu'on ne voit guère ailleurs. Mon hypothèse n'a rien d'original. Comme le psy ou le sociologue, je crois à l'empreinte des premiers temps. Les lieux où nous avons été enfants, les milieux où nous avons grandi laissent en nous des sillons et des ravines qui seront toujours le lit de nos penchants. On aura beau mettre toute la distance possible, ils demeureront, quelque part, sous la peau, inattaquables, et les visages avec, les soirs d'été, l'odeur de l'herbe coupée, le stade municipal, le ralenti d'après 20 heures. Le corps est le meilleur véhicule du souvenir, qu'il mue en quelque chose d'autre, pas tout à fait une identité – une mélancolie d'appartenir peut-être. Quoi qu'il en soit, aucun départ ne peut effacer ces sortes de tatouages. Il n'y a pas de bouture qui puisse annuler ces racines sensibles.

Salomé Berlioux se passionne donc pour ces existences qui auraient pu être la sienne. Elle s'esquinte à rendre compte et à rendre possible. Dans *Les Invisibles de la République*, livre coécrit avec Erkki Maillard, elle dressait déjà le portrait d'une jeunesse majoritaire et occultée, celle qui habite les espaces ruraux et les villes moyennes et ne fait guère parler d'elle. En recueillant des témoignages, par petites touches attentives, elle restituait la parole de ces jeunes qui ignorent tout de Normale Sup ou d'Henri-IV, restent à leur place, brident leurs rêves, n'ont pas les mots ni les codes pour accéder aux meilleures places, disposent moins que d'autres d'équipements sportifs ou culturels, et ont surtout le sentiment de ne pas être représentés, de mener des vies sous un seuil qui serait celui de l'indifférence.

À maintes reprises, des journalistes m'ont fait observer que je figurais moi aussi dans mes bouquins ces fameux invisibles. Le terme à chaque fois m'a surpris, puisque ces invisibles, je ne vois qu'eux. Mais le titre de Berlioux et Maillard avait le mérite de signaler un problème politique d'importance. Dans notre pays qui se morcelle, ces sorts-là, qui sont la norme ou à peu près, se sentent bien souvent hors jeu.

Il ne s'agit pas ici de dresser la France profonde contre les quartiers sensibles, de refaire la hiérarchie des déveines, de donner la priorité à telle ou telle catégorie de mal lotis. Mais d'observer ce qui se trame sur ces terres autrefois silencieuses. Car on les sent de plus en plus remuées, déboussolées, en proie à des désespoirs tectoniques. À chaque élection, les cartes électorales le redémontrent avec la même brutale évidence : l'abstention et l'extrême droite ; autant dire le sentiment d'abandon, d'impuissance, la hantise du déclin. Le mouvement des Gilets jaunes l'a redit à l'hiver 2018-2019, d'une autre manière, plus explosive, et il me semble que ces villes et ces villages sont désormais comme une poudrière qui attend son étincelle. Au plus fort des occupations de ronds-points, quand Paris voyait déferler chaque week-end, avec horreur et dédain, des processions d'enragés qui se replaçaient de force au centre de l'histoire et du champ politique, je ne pouvais m'empêcher de songer aux mots de Bernanos : « Le monde moderne a le feu dans ses soutes et va probablement exploser. » Le danger nous vient de là, de ce silence convulsif. Trop de coulevres et de dépit marinent dans ces endroits où cinquante ans de mondialisation et trois décennies de sécession des élites ont laissé d'amères blessures. Surtout, les possibilités de progrès, d'ascension, ces transferts de classe qui

constituent tout l'espoir dans nos démocraties bourgeoises, se sont en grande partie figés. Il en découle un sentiment d'à-quoi-bon, une défiance, une déprime politique qui sont le bois dont on fait les pires bûchers.

Nous avons aujourd'hui un immense besoin de renouer avec les expériences qui ne sont pas les nôtres. Dans une société qui ressemble de plus en plus à un archipel, il faut tendre l'oreille et devenir attentifs comme des chasseurs. Le sort de l'autre doit être notre constante alarme.

D'autant plus que la crise du coronavirus a encore aiguisé ces détresses. Durant le confinement, j'avais d'ailleurs écrit quelque part ces réflexions d'insulaire : « Je pense maintenant aux romans qui naîtront de ce grand moment de cauchemar collectif. J'espère que des ambulanciers de Mulhouse, des pompiers de Nancy, des infirmiers de Cornimont, des urgentistes de Beauvais, des réanimateurs du 93, des généralistes du 18^e, devenus insomniaques et enragés, ouvriront un document Word et se mettront à tout raconter et qu'on verra l'envers des chiffres administrés et des JT propagandistes. J'espère que des femmes de ménage diront leur histoire, des caissières, des mômes qui aujourd'hui parcourent les villes sur leur vélo pour livrer des sushis ou des burgers. Je veux lire leurs romans, et voir tout ce qui se cache derrière le mini-barnum des applaudissements de 20 heures. Et que le vaste peuple de la logistique s'y mette aussi, que ces corps planqués qui acheminent, trient, entreposent, distribuent et encaissent nous montrent une bonne fois la coulisse, les ordres, les cadences, la contrainte, la trouille, ce que la machine libérale fait dans le back-office pendant qu'on confine. On me dira que les petites mains ne sont pas les seules à l'ouvrage. Des pontes s'activent

non moins. Des belles personnes sont à la manœuvre. Et je ne doute pas qu'on publiera des récits de dircab, de secrétaires d'État, de mandarins ; les importants ont la plume alerte. J'ai même une petite idée de ce que j'y lirai. Mais ce qui me fait envie, là maintenant, c'est l'autre histoire, la vraie. »

Au-delà de son projet politique, de ses tentatives d'améliorer les choses, de son ambition, voilà au fond ce qui m'intéresse le plus chez Salomé Berlioux : sa manie d'apiculteur, son besoin d'aller collecter ici et là le miel des vies qui bruissent à peine.

Pendant les trois mois suspendus de l'épidémie, elle a ainsi pris son téléphone et s'est inquiétée du quotidien de l'agriculteur soudain confronté aux angoisses de pénurie, du lycéen décrocheur et de son prof à distance, de l'infirmière surmenée, du routier qui assure la logistique, du petit artisan sans trésorerie, du commerçant sans clients, du chômeur qui voyait venir un nouveau krach, au maire de village hébété.

Au-delà des croquis bucoliques qui dépeignaient alors campagnes et petites villes comme des villégiatures de choix pour affronter l'enfermement, elle s'est simplement demandé comment les gens vivaient en Essonne, en Touraine, en Corrèze, dans les Vosges, dans l'Aude ou dans la Nièvre. Elle a tâché de rendre ces discours qui forment le bruit de fond des campagnes et donner la parole à ceux qui sont peut-être le plus grand nombre et se demandent, chacun à sa place, si sa vie vaut le coup, si celle de ses enfants sera meilleure ou pire, s'il restera à la fin du mois assez de sous pour se faire plaisir.

Son livre se pose bien d'autres questions évidemment et ébauche aussi des pistes, des préconisations, un programme quasiment. Salomé Berlioux déborde le cadre

du témoignage et de l'analyse. Chez elle, formuler le problème, c'est aussitôt lui chercher des solutions. Là où l'écrivain s'arrête, elle prend son départ. Elle est en somme une femme d'action, une femme politique à sa façon. Il m'est plus difficile de juger de ces aspects. Toujours est-il que je dois reconnaître son allant, son ambition, son énergie, son opiniâtreté. Et sa formidable capacité de persuasion, puisqu'elle a réussi à me convaincre de lui écrire cette préface.

Nicolas Mathieu

*À l'équipe de Chemins d'avenirs ;
à son engagement hors du commun*

Introduction

Toujours invisibles

Cette fois encore, je les cherche sans les trouver. Dans la crise sanitaire, où sont les zones rurales, les petites villes ? Et, surtout : où sont leurs habitants ?

Jour après jour, aux mois de mars, avril, mai, juin, juillet, je recense les rares coups de projecteur sur le quotidien de ceux qui vivent loin de Paris, Lille ou Marseille. Je cherche des grilles d'analyse sur les conséquences de la crise pour ces territoires isolés. Je cherche la parole donnée aux habitants de la France périphérique.

Les agriculteurs, on a bien voulu les entendre. Les personnes âgées dans les Ehpad, aussi. À la télévision, on va évidemment à la rencontre de ceux qui, dans l'Est et le Nord de la France, mènent « en première ligne » le combat contre la crise. Mais où sont tous les autres ? Ces millions de Français qui, loin des soubresauts médicaux et médiatiques de la crise, traversent aussi le tunnel du confinement. Non sans conséquence. Non sans en payer le prix.

Les employés de lotissements pavillonnaires à Verdun. Les ouvriers ruraux dans le Cher ou l'Ardèche. Les chômeurs de bassins miniers. Les petits patrons dans l'Ain. Les fonctionnaires à Guéret ou Charleville-Mézières. Les élèves ruraux au cœur des Vosges ou de la Drôme. Leurs professeurs. Les artistes des petites

villes de France, à Moulins ou Nevers. Les chauffeurs routiers et les hôteliers en Lozère. Toutes ces familles à l'écart des zones d'emplois les plus actives, des sites qui comptent dans la mondialisation. Ces territoires qui ont subi de plein fouet la crise financière de 2008 et en conservent encore, pour beaucoup, des marques profondes. Cette France de l'autre côté « de l'autre côté du périphérique ». Là où le coronavirus a eu un autre visage.

Ces territoires, étaient-ils prêts à affronter la crise sanitaire ? Comment l'ont-ils traversée ? En quoi a-t-elle changé leur vie quotidienne ? Au printemps 2020 et dans les mois qui suivent, quels défis s'imposent à eux ? Le coronavirus va-t-il impliquer une évolution des mentalités, du regard des villes sur les campagnes et des campagnes sur les villes ? Ces crises sanitaire puis économique pourraient-elles donner un second souffle au mouvement des Gilets jaunes né sur ces territoires ? La Covid-19 est-elle, comme je le lis parfois, une « opportunité » pour les territoires éloignés des grandes métropoles, ou représente-t-elle au contraire une menace pour eux ?

En écho aux mouvements des Parisiens qui ont quitté leur domicile au profit de l'île de Ré, de La Baule ou du Perche¹, je voudrais tant entendre les voix des habitants des petites villes et des campagnes. Je voudrais voir leurs fermes, leurs lotissements, les petites maisons, les centres commerciaux et les écoles vides qui composent les territoires ruraux et périurbains, où cohabitent agriculteurs, commerçants, artisans, retraités,

1. Jean-Laurent Cassely et Jérôme Fourquet, « L'exode sanitaire : nouvelle manifestation de la sécession des catégories supérieures », note de la Fondation Jean-Jaurès, 27 mars 2020.

ouvriers, néo-urbains. Où l'on aurait pu croiser, en un printemps normal, quelques Parisiens en week-end, voire deux ou trois touristes logés par Airbnb.

Bien sûr, je lis les défis et les engagements des habitants des territoires à travers les pages de la presse quotidienne régionale. Les alertes de *La Provence*, du *Dauphiné libéré*, de *La Montagne*, de *L'Indépendant*, de *La Voix du Nord*, de *Ouest-France* et du *Journal du Centre* me racontent chaque jour un peu de ce que je cherche à savoir : comment ça se passe, concrètement, dans la « France profonde », expression que j'utilise volontiers et dans son sens positif. Ce pays qui est *profondément* la France. En elle persistent des inflexions charnelles, profondes, justement, sans être ni misérabilistes ni complaisantes, des images de notre pays que je retrouve sans jamais me lasser dans les romans de Nicolas Mathieu ou les photographies de Raymond Depardon.

Ma mère, confinée à Lurcy-Lévis, village de 1 800 habitants dans l'Allier – littéralement au centre de la France, à quelques kilomètres près –, raconte ses journées. Les courses à Bi1, l'unique supermarché de la commune, et les rayons dévalisés les premières semaines, quand les gens ont peur de manquer. Elle me parle beaucoup de son jardin, s'interroge sur la possibilité de se procurer suffisamment de plants pour que la saison ne compte pas pour du beurre. Avec un humour tendre, elle me raconte les maigres applaudissements rue du Capitaine Lafond, dans la nuit de mars. À 20 heures, ils sont six à sortir : ma mère, mon beau-père, ma sœur, Madeleine, ancienne institutrice, Nicole, la voisine d'en face, et puis Gisèle, la boulangère à la retraite qui, les premières semaines, affronte le noir avec une lampe de poche. Mes parents me font autant part de leur effroi devant les nouvelles nationales que

de leur sentiment de culpabilité à l'idée de pouvoir déjeuner dehors, sous la treille, face au tilleul, quand tant de Français sont enfermés.

Parfois, au hasard d'un éditorial, j'aperçois l'idée d'une « revanche des campagnes ». Je ne saisis pas bien. Je me rue sur l'article... et reste sur ma faim. La thèse serait celle d'une révolution post-virus. Les habitants des grandes métropoles auraient compris, par la grâce du télétravail, qu'une autre vie était possible, et envisageraient désormais la possibilité d'un nouvel exode. Tous à la campagne ? Je demande à voir. « Attends qu'ils traversent un hiver dans le Morvan », ironise le sondeur d'opinion Jérôme Fourquet, auteur de *L'Archipel français*, aussi dubitatif que moi. Ses immersions dans la France confinée permettent de suivre durant la crise un groupe de Français répartis sur l'ensemble du territoire national¹. Ses analyses parviennent à mettre aussi en avant le quotidien des Français des territoires, au diapason des directives nationales, mais aux prises avec des réalités différentes de celles de leurs concitoyens des grandes métropoles.

Sans surprise : ceux qui, dans leurs travaux, évoquent les fractures territoriales, sont ceux qui viennent de cette « France profonde », qui y ont grandi et y conservent des attaches familiales. Jérôme Fourquet, issu de la Sarthe. Nicolas Mathieu, dont l'écriture – comme aucune autre – semble faite pour raconter notre pays, au plus près, au plus juste. Le sociologue Benoît Coquard, auteur de l'enquête *Ceux qui restent* sur les jeunes des milieux populaires du Grand-Est².

1. Jérôme Fourquet pour la Fondation Jean-Jaurès, *Le Point* et Ifop, dispositif de suivi d'un groupe de trente Français âgés de 20 à 75 ans pendant la crise sanitaire.

2. Benoît Coquard, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, 2019.